

Le rétablissement de ce dernier vers m'a paru exigé par ce qui suit :

Dedans ce bourg nul soldat ne demeure. (R.)

Vers 260 :

De contes vieux et de galanterie.

Vers 279. — Manuscrit :

Dans ce logis était un aumônier,
Fier, peu soigneux de dire son psautier.
* Tout aumônier... (K.)

Un autre manuscrit porte :

Dans ce logis (ciel ! que vais-je avouer ?). (R.)

Vers 336. — Édition de 1756 et manuscrit :

* De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, prose de Marivaux,
Nouveau Cyrus¹, voyage de Séthos²,
Tous fort loués, et qu'on ne saurait lire ;
* Qui, l'un par l'autre... (K.)

Vers 385 :

De ses malheurs je prétends être instruit. (R.)

Vers 471 :

S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Et cependant que la belle lui conte
En soupirant ses malheurs et sa honte,
* L'âne divin...

1. *Les Voyages de Cyrus*, que Voltaire appelle *Nouveau Cyrus* parce que cet ouvrage est fait à la limitation de la *Cyropédie* de Xénophon, et pour la compléter, parurent en 1727, et obtinrent alors un succès que le temps n'a pas confirmé. Ce roman est de Ramsay. (R.)

2. *Séthos, Histoire ou vie tirée des monuments-anecdotes de l'ancienne Égypte*; Paris, 1731, trois volumes in-12. L'abbé Terrasson, auteur de cet ouvrage, a été souvent en butte aux critiques de Voltaire. (R.)

CHANT SEPTIÈME

ARGUMENT.

Comment Dunois sauva Dorothee, condamnée à mort par l'Inquisition.

Lorsqu'autrefois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse¹.
Et je pensai renoncer aux amours :
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.

1. Je crois qu'il ne faut pas trop prendre à la lettre ce que Voltaire dit ici de sa tristesse. « Je sais, écrivait-il au duc de Sully, en lui parlant de Génonville, son ami et son rival :

« Je sais que par déloyauté
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer ;
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie. »

Des regrets d'amour pouvaient être exprimés en des termes plus persuasifs. Cette maîtresse tant jolie se nommait Suzanne-Catherine Gravet de Livry. Née en 1694, la même année que Voltaire, elle mourut comme lui en 1778, le 28 octobre. Elle était alors veuve de Charles-Frédéric de La Tour du Pin de Bourlon, marquis de Gouvernet, qu'elle avait épousé en 1729. Son mariage et les événements qui le préparèrent ont fourni à Voltaire quelques-unes des plus jolies scènes de l'*Écossaise*. C'est à M^{lle} de Livry, alors marquise de Gouvernet, qu'il adressa la charmante épître des *Tu* et des *Vous*. (R.)

Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
 Que si je traite ainsi les infidèles,
 Vous comprenez, à plus forte raison,
 Que je respecte encor plus les cruelles.
 Il est affreux d'aller persécuter
 Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
 Si la maîtresse objet de votre hommage
 Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
 Cherchez ailleurs un plus doux esclavage,
 On trouve assez de quoi se consoler;
 Ou bien buvez, c'est un parti fort sage.
 Et plutôt à Dieu qu'en un cas tout pareil,
 Le tonsuré qu'Amour rendit barbare,
 Cet oppresseur d'une beauté si rare,
 Se fût servi d'un aussi bon conseil!

Déjà Dunois à la belle affligée
 Avait rendu le courage et l'espoir :
 Mais avant tout il convenait savoir
 Les attentats dont elle était chargée.

« O vous, dit-elle en baissant ses beaux yeux,
 Ange divin qui descendez des cieux,
 Vous qui venez prendre ici ma défense,
 Vous savez bien quelle est mon innocence! »
 Dunois reprit : « Je ne suis qu'un mortel;
 Je suis venu par une étrange allure,
 Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
 Nul dans les cœurs ne lit que l'Éternel.
 Je crois votre âme et vertueuse et pure;
 Mais dites-moi, pour Dieu, votre aventure. »
 Lors Dorothee, en essuyant les pleurs
 Dont le torrent son beau visage mouille,
 Dit : « L'amour seul a fait tous mes malheurs
 Connaissez-vous monsieur de La Trimouille?

— Oui, dit Dunois, c'est mon meilleur ami;
 Peu de héros ont une âme aussi belle;
 Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle,
 L'Anglais n'a point de plus fier ennemi :
 Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.

— Il est trop vrai, dit-elle, c'est lui-même;
 Il ne s'est pas écoulé plus d'un an
 Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
 C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée;
 Il le jurait, et j'ose être assurée
 Que son grand cœur est toujours enflammé,
 Qu'il m'aime encor, car il est trop aimé.

— Ne doutez point, dit Dunois, de son âme;
 Votre beauté vous répond de sa flamme.
 Je le connais; il est, ainsi que moi,
 A ses amours fidèle comme au roi. »

L'autre reprit : « Ah! monsieur, je vous croi.
 O jour heureux où je le vis paraître,
 Où des mortels il était à mes yeux
 Le plus aimable et le plus vertueux,
 Où de mon cœur il se rendit le maître!
 Je l'adorais avant que ma raison
 Eût pu savoir si je l'aimais ou non.

« Ce fût, monsieur, ô moment délectable
 Chez l'archevêque où nous étions à table,
 Que ce héros, plein de sa passion,
 Me fit, me fit sa déclaration.
 Ah! j'en perdis la parole et la vue,
 Mon sang brûla d'une ardeur inconnue :
 Du tendre amour j'ignorais le danger,
 Et de plaisir je ne pouvais manger.
 Le lendemain il me rendit visite :
 Elle fut courte, il prit congé trop vite.
 Quand il partit, mon cœur le rappelait,
 Mon tendre cœur après lui s'envolait.
 Le lendemain il eut un tête-à-tête
 Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
 Le lendemain il en reçut le prix,
 Par deux baisers sur mes lèvres ravis.
 Le lendemain il osa davantage;
 Il me promit la foi de mariage.
 Le lendemain il fut entreprenant;

Le lendemain il me fit un enfant¹.
Que dis-je ? hélas ! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je sache, ô digne chevalier,
A quel héros j'ose me confier ? »

Le chevalier, par pure obéissance,
Dit, sans vanter ses faits ni sa naissance :
« Je suis Dunois. » C'était en dire assez.
« Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
Quoi ! vos bontés font voler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède !
Ah ! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, âme sublime !
Le tendre Amour me faisait sa victime ;
Mon salut vient d'un enfant de l'Amour.
Le ciel est juste, et l'espoir me ranime.

« Vous saurez donc, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeste, et maudite Angleterre !
Il écouta la voix de son devoir.
Mon tendre amour était au désespoir.
Un tel état vous est connu sans doute,
Et vous savez, monsieur, ce qu'il en coûte.
Ce fier devoir fit seul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
Mon cœur était forcé de se contraindre,
Et je mourais, mais sans pouvoir me plaindre.
Il me donna le présent amoureux
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
Et son portrait qui, trompant son absence,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.

1. Dans le conte en vers intitulé *la Béguéule*, Voltaire, faisant allusion à cet endroit de son poème, dit :

Je me souviens du temps trop peu durable
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux et plus plaisants (R.)

Un cher écrit surtout il me laissa,
Que de sa main le ferme Amour traça.
C'était, monsieur, une juste promesse,
Un sûr garant de sa sainte tendresse :
On y lisait : « Je jure par l'Amour,
« Par les plaisirs de mon âme enchantée,
« De revenir bientôt en cette cour,
« Pour épouser ma chère Dorothée. »
Las ! il partit, il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
Ah ! s'il savait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur !
Non, juste ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.
« Il partit donc ; et moi, je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscrete,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur désolé.
Mes parents morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mystérieux
J'ensevelis mes pleurs et ma grossesse,
Mais par malheur, hélas ! je suis la nièce
De l'archevêque. » A ces funestes mots,
Elle sentit redoubler ses sanglots.
Puis vers le ciel tournant ses yeux en larmes :
« J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Le tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils consolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaisie
De venir voir quelle espèce de vie
Menait sa nièce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quitta son palais.
Il fut touché de mes faibles attraits :
Cette beauté, présent cher et funeste,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,

Perça son cœur des plus dangereux traits.
 Il s'expliqua : ciel ! que je fus surprise !
 Je lui parlai des devoirs de son rang,
 De son état, des nœuds sacrés du sang :
 Je remontrai l'horreur de l'entreprise ;
 Elle outrageait la nature et l'Église.
 Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
 Il s'entêta d'un chimérique espoir.
 Il se flattait que mon cœur indocile
 D'aucun objet ne s'était prévenu,
 Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
 Que son triomphe en serait plus facile ;
 Il m'accablait de ses soins fatigants,
 De ses désirs rebutés et pressants.

« Hélas ! un jour que toute à ma tristesse
 Je relisais cette douce promesse,
 Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
 Mon cruel oncle en lisant me surprit.
 Il se saisit, d'une main ennemie,
 De ce papier qui contenait ma vie :
 Il lut ; il vit dans cet écrit fatal
 Tous mes secrets, ma flamme et son rival.
 Son âme alors, jalouse et forcenée,
 A ses désirs fut plus abandonnée.
 Toujours alerte, et toujours m'épiant,
 Il sut bientôt que j'avais un enfant.
 Sans doute un autre en eût perdu courage,
 Mais l'archevêque en devint plus ardent ;
 Et se sentant sur moi cet avantage :
 « Ah ! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
 « Que vous aurez la fureur d'être sage ?
 « Et vos faveurs seront le seul partage
 « De l'étourdi qui ravit votre foi ?
 « Osez-vous bien me faire résistance ?
 « Y pensez-vous, vous ne méritez pas
 « Le fol amour que j'ai pour vos appas :
 « Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance. »

Je me jetai tremblante à ses genoux ;
 J'attestai Dieu, je répandis des larmes.
 Lui, furieux d'amour et de courroux,
 En cet état me trouva plus de charmes.
 Il me renverse, et va me violer ;
 A mon secours il fallut appeler ;
 Tout son amour soudain se tourne en rage.
 D'un oncle, ô ciel ! souffrir un tel outrage !
 De coups affreux il meurtrit mon visage.
 On vient au bruit ; mon oncle au même instant
 Joint à son crime un crime encor plus grand ;
 « Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie ;
 « Je l'abandonne, et je l'excommunie :
 « Un hérétique, un damné suborneur
 « Publiquement a fait son déshonneur ;
 « L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
 « Que Dieu confonde et le fils et la mère !
 « Et puisqu'ils ont ma malédiction.
 « Qu'ils soient livrés à l'Inquisition. »
 « Il ne fit point une menace vaine ;
 Et dans Milan le traître arrive à peine
 Qu'il fait agir le grand inquisiteur.
 On me saisit, prisonnière on m'entraîne
 Dans des cachots, où le pain de douleur
 Était ma seule et triste nourriture :
 Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure,
 Séjour de mort, et tombeau des vivants !
 Après trois jours on me rend la lumière,
 Mais pour la perdre au milieu des tourments.
 Vous les voyez, ces brasiers dévorants ;
 C'est là qu'il faut expirer à vingt ans.
 Voilà mon lit à mon heure dernière !
 C'est là, c'est là, sans votre bras vengeur,
 Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur !
 Plus d'un guerrier aurait, selon l'usage,
 Pris ma défense, et pour moi combattu ;
 Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :

Contre l'Église ils n'ont point de courage.
Qu'attendre, hélas ! d'un cœur italien ?
Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole¹ ;
Mais un Français n'est alarmé de rien,
Et braverait le pape au Capitole. »

A ces propos, Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accusée,
Plein de courroux pour son persécuteur,
Brûlait déjà d'exercer sa valeur,
Et se flattait d'une victoire aisée :
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'investissait noblement par derrière.
Un cuistre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miserere* :
« On fait savoir, de par la sainte Église,
Par monseigneur, pour la gloire de Dieu,
A tous chrétiens que le ciel favorise,
Que nous venons de condamner au feu
Cet étranger, ce champion profane,
De Dorothee infâme chevalier,
Comme infidèle, hérétique, et sorcier ;
Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne. »

Cruel prélat, Busiris en soutane²,
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le saint-office
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux

1. Étole, ornement sacerdotal qu'on passe par-dessus le surplis. Ce mot vient du grec *στολή*, qui signifie une robe longue. L'étole est aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente ; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer : de là ces expressions de l'Écriture [*Ecclesiastic. XLV, 9*] : « *Stolan: gloriæ induit eum, etc.* » (*Note de Voltaire, 1762.*)

2. Busiris était un roi d'Égypte qui passait pour un tyran. (*Id. 1762.*)

Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

Tout aussitôt l'assassine cohorte,
Du saint-office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois ;
Puis marche encore ; puis se signe, et s'arrête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : « Allons, il faut vaincre ou périr ;
De ce sorcier tâchons de nous saisir. »
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les sacristains arrivent à la file :
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon¹ ;
Ils font leur ronde, et de leur eau salée
Benoitement aspergent l'assemblée.
On exorcise, on maudit le démon ;
Et le prélat, toujours l'âme troublée,
Donne partout la bénédiction.

Le grand Dunois, non sans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors saisissant de son bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catholique instrument,
De son salut cher et sacré garant :
« Allons, dit-il, venez à moi, mon âne. »
L'âne descend, Dunois monte, et soudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquants la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum*² et le bras ;

1. Le goupillon est un instrument garni en tous sens de soies de porc prises dans des fils d'archal passés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il sert à distribuer l'eau bénite, etc. Cet instrument était usité dans l'antiquité ; on s'en servait pour arroser les initiés de l'eau lustrale. (*Note de Voltaire, 1762.*)

2. *Sternum*, terme grec, comme sont presque tous ceux de l'anatomie ; c'est cette partie antérieure de la poitrine à laquelle sont jointes les côtes : elle est composée de sept os si bien assemblés, qu'ils semblent n'en faire qu'un. C'est la cuirasse que la nature a donnée au cœur et aux poumons. (*Id., 1762.*)

Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme *atlas*¹ :
 Qui voit tomber son nez et sa mâchoire,
 Qui son oreille, et qui son *humerus* ;
 Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
 Et qui s'enfuit disant ses *oremus*.
 L'âne, au milieu du sang et du carnage,
 Du paladin seconde le courage ;
 Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
 Ce tourbillon de faquins effrayés.
 Sacrogorgon, abaissant sa visière,
 Toujours jurant s'en allait en arrière ;
 Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*² :
 Le fer sanglant lui sort par le *coccis*³ :
 Le vilain tombe, et le peuple s'écrie :
 « Béni soit Dieu ! le barbare est sans vie. »
 Le scélérat encor se débattaft
 Sur la poussière, et son cœur palpait,
 Quand le héros lui dit : « Ame traîtresse,
 L'enfer t'attend ; crains le diable, et confesse
 Que l'archevêque est un coquin mitré,
 Un ravisseur, un parjure avéré ;
 Que Dorothee est l'innocence même,
 Qu'elle est fidèle au tendre amant qu'elle aime,
 Et que tu n'es qu'un sot et qu'un fripon.
 — Oui, monseigneur, oui, vous avez raison :
 Je suis un sot, la chose est par trop claire,
 Et votre épée a prouvé cette affaire. »
 Il dit : son âme alla chez le démon.
 Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.
 Dans l'instant même où ce bravache infâme
 A Belzébuth rendait sa vilaine âme,

1. *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle soutient tous les fardoux qu'on pose sur la tête, laquelle tourne sur cet *atlas* comme sur un pivot. (Note de Voltaire, 1762.)

2. *Pubis*, de puberté, os barré qui se joint aux deux hanches, os *pubis*, os *pectinis*. (Id., 1762.)

3. *Coccis*, κόκκυξ, croupion placé immédiatement au-dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être blessé là. (Id., 1762.)

Devers la place arrive un écuyer,
 Portant *salade*¹ avec lance dorée :
 Deux postillons à la jaune livrée
 Allaient devant. C'était chose assurée
 Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
 A cet objet, la belle Dorothee,
 D'étonnement et d'amour transportée :
 « Ah ! Dieu puissant ! se mit-elle à crier,
 Serait-ce lui ! serait-il bien possible !
 A mes malheurs le ciel est trop sensible. »
 Les Milanais, peuple très curieux,
 Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.
 Eh ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
 De ressembler à ce peuple volage,
 Et d'occuper vos yeux et votre esprit
 Du changement qui dans Milan se fit ?
 Est-ce donc là le but de mon ouvrage ?
 Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
 Au roi de France, aux cruels assiégeants,
 A la Pucelle, à l'illustre amazone,
 La vengeresse et du peuple et du trône,
 Qui, sans jupon, sans pourpoint ni bonnet,
 Parmi les champs comme un centaure allait,
 Ayant en Dieu sa plus ferme espérance,
 Comptant sur lui plus que sur sa vaillance,
 Et s'adressant à monsieur saint Denis
 Qui cabalait alors en paradis
 Contre saint George en faveur de la France.
 Surtout, lecteur, n'oubliez point Agnès,
 Ayez l'esprit tout plein de ses attraits :
 Tout honnête homme, à mon gré, doit s'y plaire.
 Est-il quelqu'un si morne, et si sévère,
 Que pour Agnès il soit sans intérêt ?
 Et franchement, dites-moi, s'il vous plaît,

1. *Salade*, on devrait dire *célade*, de *celata* ; mais le mauvais usage prévaut partout. (Note de Voltaire, 1762.)

Si Dorothee au feu fut condamnée ;
 Si le Seigneur, du haut du firmament,
 Sauva le jour à cette infortunée :
 Semblable cas advient très rarement.
 Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
 Pour qui vos pleurs ne peuvent s'essuyer,
 Soit dans les bras d'un robuste aumônier,
 Ou semble épris pour quelque jeune page,
 Cet accident peut-être est plus commun ;
 Pour l'amener ne faut miracle aucun.
 Je l'avouerai, j'aime toute aventure
 Qui tient de près à l'humaine nature ;
 Car je suis homme, et je me fais honneur
 D'avoir ma part aux humaines faiblesses¹ ;
 J'ai dans mon temps possédé des maîtresses,
 Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

1. M. Louis du Bois rappelle, à l'occasion de ces deux vers, que TERENCE a dit : dans l'*Héautontimoréménos*, acte I^{er}, sc. 1^{re} :

Homo sum ; humani nihil a me alienum puto.

Mais est-ce réellement la même pensée qu'a voulu exprimer Voltaire ? (R.)

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

VARIANTES

DU CHANT SEPTIÈME.

Vers 4 :

Je détestai l'empire des amours.

Vers 21 :

Ce fier prélat qu'Amour rendit barbare.

Vers 68 :

Me fit d'abord sa déclaration.

Vers 94. — Édition de 1756 :

* « Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède !
 Gentil guerrier, noble fils de l'Amour,
 Eh quoi ! c'est vous, vous l'espoir de la France,
 Qui me sauvez et l'honneur et le jour !
 Votre nom seul aurait ma confiance.
 * Vous saurez donc... (K.)

Vers 143 :

Ce tendre fruit de mon furtif amour.

J'ai donné le texte de l'édition de 1756 et de plusieurs manuscrits. Il y a trop longtemps que Dorothee a nommé ou désigné son fils pour que le pronom *ce* soit ici bien placé. (R.)

Vers 199 :

On vient au bruit ; l'archevêque à l'instant.

Vers 227. — Dans les premières éditions on lisait :

* Contre l'Église ils n'ont point de courage,
 Ardents au mal, de glace pour le bien.
 * Qu'attendre, hélas !... (K.)